

L'Expérience Unitaire des Jeunes Gardes Socialistes

Delbrouck, « député J. G. S. » de Liège, vient de sortir une petite brochure sur cette question, et sous ce titre.

Son sentiment ? C'est que l'expérience de l'unité organique avec les J. C. a été désastreux pour le mouvement J.G.S., tant au point de vue politique qu'organisationnel.

Après avoir été l'un des principaux promoteurs de cette unité, Delbrouck fait une volte-face magistrale, en invoquant les raisons de ce désastre pour son mouvement.

Rappelons que nous avions prévu ce recul de l'organisation J. G. S. Nous l'avions prévu car, connaissant la position des J. C. sur les principaux problèmes, il était facilement prévisible que, entrant dans le mouvement des Jeunes Gardes Socialistes pour le noyauter, ils mettraient tout en œuvre pour y faire triompher leurs points de vue, comptant pour cela sur le manque de maturité politique de la plupart des jeunes affiliés à ce mouvement. Delbrouck n'est quand même pas assez bête que pour ne pas avoir compris ces choses à ce moment. Alors !

Toujours est-il que, pour expliquer sa position actuelle vis-à-vis des staliniens, le député de Liège, en est arrivé à défendre (disons plutôt faire semblant de défendre) des conceptions sur l'unité, qui n'ont pas été sans étonner certains camarades qui ont pu lire sa brochure.

Laissons-le plutôt parler :

« L'unité doit se faire dans tous les sens. Dans les cœurs et dans les cerveaux. Dans l'action et sur un programme. L'unité sentimentale peut suffire aux romantiques, aux enthousiastes facilement emballés. Seulement, dans les circonstances présentes, toutes de menaces de guerre et de fascisme, il faut donner aux travailleurs, aux jeunes et aux aînés, autre chose qu'une mauvaise image d'Épinal, où l'on voit deux cœurs entrelacés et se jurant unis pour la vie. »

Plus loin :

« L'unité ne peut se faire dans l'abdication politique. »

Oui, oui, c'est bien Delbrouck qui parle ainsi. Le même Delbrouck qui, lorsque certains d'entre nous furent exclus du P. O. B. et DE LA J. G. S. pour avoir tenu le même langage et MIS LEURS ACTES EN CONFORMITÉ AVEC LEURS PAROLES, EN PREFERANT L'EXCLUSION A L'ABDICATION, le même Delbrouck disons-nous qui participa à la campagne de calomnies contre ces camarades, en les traitant de « diviseurs » et de « rênégats du socialisme » (!)

Aurait-il donc réfléchi (en sens inverse de Spaak) et épouserait-il vraiment une position révolutionnaire sur la question de l'unité qui rive tant de travailleurs aux chars de l'opportunisme et de la trahison ? Que nenni ! En véritable centriste qu'il est, Delbrouck défend une idée à allure révolutionnaire et propose des solutions... conservatrices.

« Pour le redressement victorieux des J.G.S. » s'écrit-il, « POUR L'UNITÉ ORGANIQUE DU P. O. B. et du P. C. ». Ça, c'est de la logique ou nous n'y connaissons rien ! Rien de tel, en effet, après avoir déclaré que l'unité ne peut se faire dans l'abdication des principes révolutionnaires, que d'œuvrer à la fusion du P. O. B., intégré dans le régime capitaliste, et du P. C. aux ordres de la III^e Internationale dégénérée. On ne se moque pas plus gentiment du monde....

Mais Delbrouck et consorts auront beau faire les charlatants politiques. Leurs manœuvres apparaissent de plus en plus clairement à ceux qui ne peuvent se contenter de vagues formules creuses, et qui, devant les éternelles trahisons et volte-faces des dirigeants staliniens, réformistes et centristes, se détournent des hommes et des organisations dans lesquels ils n'ont plus confiance.

Et le nombre grandit chaque jour de ceux qui comprennent que, pour leur libération du joug capitaliste, ils ne peuvent plus avoir le moindre espoir dans les II^e et III^e Internationales dégénérées, à la remorque desquelles sont les J. G. S. et les J. C.

Un seul espoir reste pour les jeunes révolutionnaires : LA IV^e INTERNATIONALE QUI SE LEVE. QU'ILS VIENNENT DONC ŒUVRER, AU SEIN DE LA J. S. R., A SON RENFORCEMENT, A SON DEVELOPPEMENT, A LA DIFFUSION DE SES MOTS D'ORDRE, ET QU'AINSI ILS L'AIDENT DANS SA LUTTE CONTRE LE CAPITALISME, LE FASCISME ET LA GUERRE.

Jules VOS.

F. S. I.

DANS SA DIFFICILE MAIS GRANDIOSE LUTTE POUR SA LIBERATION, LE PROLETARIAT A POUR DEVOIR IMPERIEUX DE SOUTENIR SES MILITANTS REVOLUTIONNAIRES FRAPPEES PAR REPRESSION CAPITALISTE.



Jeunes Camarades ! N'oubliez pas vos frères de lutte. Pour adhérer au

FONDS DE SOLIDARITE INTERNATIONALE

adressez-vous à votre responsable local ou au Camarade F. GALLOY, Maison du Peuple, Gilly

Vincent Van Gogh - Lettres à son Frère Théo

(Edit. Bernard Grasset)

Si nous recommandons aux camarades la lecture des lettres de Van Gogh à son frère, c'est que rarement, il nous a été donné de pouvoir prendre connaissance, dans la vie d'un homme, d'une telle sincérité, d'une telle profondeur.

Et justement nous, en qualité de révolutionnaires, ne sommes-nous pas plus humains que tous les autres et par conséquent à même de mieux saisir et mieux comprendre toute la valeur d'une telle correspondance ?

Si l'art de Van Gogh est humain, fort et révolutionnaire, sa vie au travers de ses lettres, ne l'est pas moins. Comme on comprend mieux l'œuvre de Van Gogh après avoir lu ces lettres ! Comme la liaison entre l'art et la vie est parfois étroite !

Cette vie faite de travail, de misère, de profondes méditations, cette vie où pour lui il n'y a plus de joie, la société avec ses côtés ignobles et stupides, nous la trouvons dans ces lettres. Ecoutez d'abord comment il parle de lui-même :

« Soit dans la figure, soit dans le paysage, je voudrais exprimer non pas quelque chose de sentimentalement mélancolique mais une profonde douleur. »

« Somme toute je veux arriver au point qu'on dise de mon œuvre : cet homme sent profondément, et cet homme sent délicatement — malgré ma soi disant grossièreté, comprends-tu, ou précisément à cause d'elle, que suis-je aux yeux de la plupart — qu'une nullité ou un homme exotique ou désagréable — quelqu'un qui n'a pas de situation dans la société ou qui n'en aura pas, enfin un moins que rien. Bon, suppose qu'il soit exactement ainsi, alors je voudrais montrer par mon œuvre ce qu'il y a dans le cœur d'un tel exotique, d'une telle nullité... »

« C'est mon ambition, qui est moins fondée sur la rancoeur que sur l'amour. Malgré tout, plus fondée sur un sentiment de sérénité que sur la passion. Encore que je sois souvent dans la misère, il y a pourtant en moi de l'harmonie et une musique calme et pure. Dans la plus pauvre maisonnette, dans le plus sordide petit coin, je vois des tableaux ou des dessins, et mon esprit va dans cette direction par une poussée irrésistible. »

Ces lettres nous montrent un Van Gogh en butte à toutes les misères et ignominies de la société allant même jusqu'à la persécution. Car un homme voulant rester lui-même, rester humain, repoussant toutes les turpitudes que la société lui offre, sera considéré par elle comme un être dangereux.

Voici l'extrait d'une lettre datée le 29 Mars 1889 :

« Il m'a semblé voir dans ta bonne lettre tant d'angoisse fraternelle qu'il me semble de mon devoir de rompre mon silence. Je t'écris en pleine possession de ma présence d'esprit et non pas comme un fou, mais en frère que tu connais. Voici la vérité. Un certain nombre de gens d'ici ont adressé au maire (je crois qu'il se nomme Monsieur Tardieu) une adresse (il y avait plus de 80 signatures) me désignant comme un homme pas digne de vivre en liberté, ou quelque chose comme cela. »

« Le commissaire de police ou le commissaire central a alors donné l'ordre de m'interner de nouveau. »

« Toutefois est-il que me voici de longs jours enfermé

« sous clé et verrou et gardien au cabanon, sans que ma culpabilité soit prouvée ou même prouvable... »

« Comment vont la mère et la sœur ? »

« N'ayant rien d'autre pour me distraire — on me défend même de fumer — ce qui est permis aux autres malades, n'ayant rien d'autre à faire, je pense à tous ceux que je connais tout le long du jour et de la nuit. Quelle misère, et tout cela pour ainsi dire pour rien. »

« Je ne te cache pas que j'aurais préféré crever que de causer et de subir tant d'embarras. »

Van Gogh de par sa nature, humaine et profonde, devait naturellement se porter vers d'autres véritables êtres humains, vers d'autres déshérités de la société, vers les travailleurs. Mais quelle force il y trouva !

Dans une de ses lettres il s'intitule lui-même « peintre des paysans ». Et plus loin :

« Je me suis si intimement mêlé à la vie des paysans « à force de voir continuellement à toutes les heures du jour, « que je ne me sens réellement pas attiré par d'autres idées. »

Est-ce une simple coïncidence que Van Gogh, artiste, fait connaissance avec les travailleurs ? Non ! Que des forces saines, réelles, exemptes de toutes les tares dont la société est imprégnée se rencontrent, quoi de plus naturel ! Et alors quoi d'étonnant à ce que les toiles de Vincent brossées avec fougue portent la trace d'une telle vie, évoquant avec puissance les choses qu'il aime et qu'il sent profondément.

Cela ne pouvait être qu'un art révolutionnaire. Nous citerons un dernier extrait remarquable :

« Je voudrais faire le portrait d'un ami artiste, qui rêve de faire de grands rêves, qui travaille comme le rossignol chante, parce que c'est ainsi sa nature. Cet homme sera blond. Je voudrais mettre dans le tableau, mon appréciation, mon amour que j'ai pour lui. Je le peindrai tel quel aussi fidèlement que je pourrais pour commencer. Mais le tableau n'est pas fini ainsi. Pour le finir, je vais maintenant être coloriste arbitraire. J'exagère le blond de sa chevelure, j'arrive au ton orangé, chrome, au citron pâle. »

« Derrière la tête, au lieu de peindre le mur banal du mesquin appartement, je peinds l'infini, je fais un fond du bleu le plus riche, le plus intense que je puisse confectionner, et par cette simple combinaison la tête blonde éclairée sur ce fond bleu, riche, obtiens un effet mystérieux comme l'étoile dans l'azur profond. Pareillement dans le portrait de paysan, j'ai procédé de cette façon. Toutefois, sans vouloir dans ce cas évoquer l'éclat mystérieux d'une pâle étoile dans l'infini. Mais en supposant l'homme terrible que j'avais à faire en pleine fournaise de la moisson, en plein midi. De là des orangés fulgurants comme du fer rougi, de là des tons de vieil or lumineux dans les ténèbres. »

Que des critiques soi disant d'art appellent cela plaisir de mystifier le grand public, d'étonner le bourgeois, nous, au contraire, trouvons simplement dans ces œuvres l'expression d'une vie telle que nous la donne ses « lettres à son frère ». »

JEAN.